



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro spécial « Mireille Havet »

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Claire Paulhan :
Mireille Havet, Journal 1919-1924
- 07 Mireille Havet - Portrait
- 08 Carnaval
- 09 Extraits choisis - Journal 1919-1924
& Carnaval
- 11 Journal 1924-1927
- 12 Journal 1927-1928
- 14 Les actions de mécénats de la Fondation

Mireille Havet

Entretien avec Claire Paulhan

Éditorial

Nathalie Jungerman

« Dans la petite chambre enrubannée de coussins et d'estampes. Dans les mystères du jour, je songe. Prisonnière à peu près de mes livres, de mes rêves les plus secrets d'où je m'évade pour faire preuve d'existence visible, en dansant, en criant, en dînant un peu partout ! Je joue des cymbales pour réveiller l'enchantement. Je joue du cor au fond des bois, je poursuis l'éternelle chasse, mâchant des feuilles amères, des lotus et des violettes d'automne. Et l'amour me poursuit malgré moi parce qu'il est le péage de mes vingt ans, le tribut de l'adolescence et de l'espoir. » Mireille Havet (Le [mercredi] 10 septembre 1919. *Journal 1919-1924*, Éd. Claire Paulhan, 2005)

Ainsi commence le second volume du *Journal* tenu par Mireille Havet de 1913 à 1929. Depuis la découverte de ces milliers de pages, cahiers et feuillets épars miraculeusement préservés qui forment une extraordinaire autobiographie, Claire Paulhan, éditrice passionnée et attentive au moindre détail de l'écriture, se charge de leur publication. Un premier extrait (1918-1919) qui représente une année dans la vie de l'auteur, celle de ses vingt ans, est paru en 2003. Le second volume, édité aujourd'hui, est aussi la période où Mireille Havet a écrit *Carnaval*, roman « dans l'air du temps », évoquant de manière cryptée sa brève passion pour la comtesse Madeleine de Limur. Publié en 1922 dans *Les Œuvres libres* puis l'année suivante par Albin Michel, *Carnaval* est à nouveau en librairie grâce à Claire Paulhan dont l'édition enrichie de nombreuses lettres et articles de presse rend hommage aux témoignages de l'époque.

(FloriLettres, numéro 58 - édition avril 2005)



Mireille Havet
Journal 1919-1924
Édition établie par Pierre Plateau, annotée par Dominique Tiry, Pierre Plateau et Claire Paulhan, préfacée par Béatrice Leca, auteur de l'émission «Le cœur ouvert de Mireille Havet : Journal d'une enfant prodige» (France Culture, 4 septembre 2003).
35 photos et fac-similés n. & b. Repères biographiques, Bibliographie, Index des noms cités.
Éditions Claire Paulhan, 2005. 533 pages, 35 €.

Entretien avec Claire Paulhan

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

(FloriLettres, numéro 58 - édition avril 2005)



Claire Paulhan © N. Jungerman

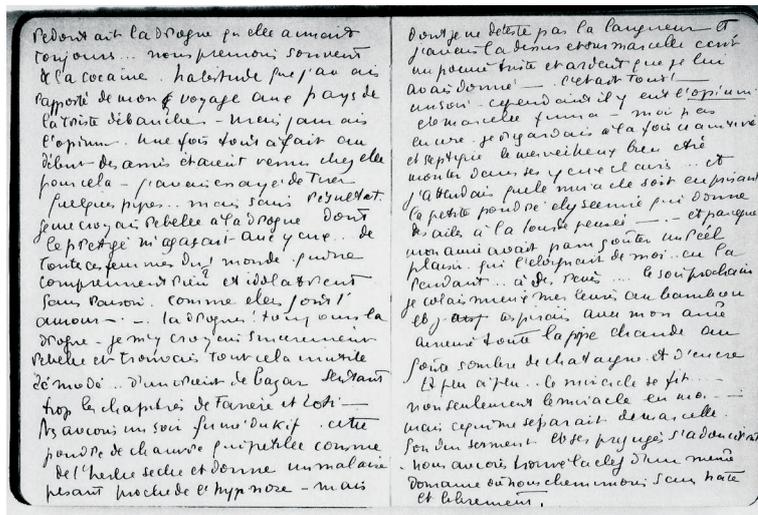
Claire Paulhan
Photo N. Jungerman, avril 2005

Vous venez de publier simultanément deux livres de Mireille Havet, son *Journal 1919-1924* et son roman *Carnaval*, une réédition. Concernant le *Journal*, il s'agit du second tome, le premier est sorti en 2003 et un troisième volume est à paraître. Comment avez-vous découvert ces cahiers et feuillets inédits ?

anodine qui soit. Dans le grenier de la maison de campagne qu'elle a héritée de sa grand-mère, il y avait une fuite d'eau. Elle y est allée pour déplacer diverses choses dont une petite valise toute écrasée et un carton dans lesquels elle a découvert des lettres de Paul Fort, d'Apollinaire, de Cocteau, de la Princesse Murat, de Natalie Barney... Elle a éga-

Claire Paulhan, éditrice depuis 1996, se consacre à l'édition de journaux intimes, correspondances littéraires, textes autobiographiques et mémoires inédits, rédigés par des écrivains des XIXe et XXe siècles, couvrant la période comprise entre l'Affaire Dreyfus et Mai 1968. Elle est également chargée de mission à l'IMEC (institut mémoires de l'édition contemporaine) et critique littéraire au *Monde*.

Claire Paulhan Un jour, mon ancien professeur à la Sorbonne, Etienne-Alain Hubert, est venu me dire qu'il avait eu entre les mains le *Journal* intime d'une jeune femme lesbienne, droguée, amie d'Apollinaire, qui pouvait m'intéresser. Grâce à lui, j'ai pris contact avec la personne qui détenait ce *Journal* et je suis tombée sur Dominique Tiry, la petite-fille de Ludmila Savitzky, la meilleure amie de Mireille Havet. J'ai été très rapidement fascinée par le texte, extrêmement heureuse de rencontrer Dominique Tiry et une véritable amitié s'est liée. Une amitié également façonnée par le désir de publier et de faire ensemble ce travail. En tant qu'éditrice, c'était une chance incroyable qu'un tel texte me soit donné. Je suis partie en vacances avec le texte entier qui avait été heureusement retranscrit par Pierre Plateau, un ami de Dominique Tiry. J'ai passé 15 jours à lire dans ma chambre, sans sortir, en m'exclamant à chaque page, tellement je trouvais l'écriture belle et étonnante. 6 millions de signes, de quoi faire trois volumes au moins ! C'était en 2001.



L'un des cahiers du journal de Mireille Havet. Fac similé d'une double page à la date du 19 avril 1920. Fonds M. Havet / Université Paul-Valéry...

Quand et comment Dominique Tiry les a découverts ?

lement trouvé les pages du *Journal* qui étaient dans la plus grande confusion et elle a commencé à les lire, en vrac, débordée par la masse, le désordre et la découverte. Pendant plus de 70 ans, ces documents attendaient dans le grenier. Il a fallu dater et placer au bon endroit ces feuillets épars. Cependant, 17 cahiers et deux petits agendas des années 1927 et 1928 dans lesquels Mireille Havet notait les prises d'opium et de médicaments, les rendez-vous, les personnes rencontrées, formaient la colonne vertébrale. Mi-

Cl. P. En 1995, de la manière la plus

reille Havet a donné ses cahiers et tous ses papiers à Ludmila Savitzky en 1930. Elle allait mourir deux ans après. Elle se savait déjà malade, tuberculeuse, elle n'avait pas de domicile fixe, aucun argent, elle passait son temps à quitter les hôtels à la cloche de bois. Mais elle a quand même eu l'idée de préserver ses papiers. A-t-elle continué à tenir son *Journal* pendant ces deux dernières années, ou écrit d'autres romans ? Ce n'est pas impossible... On voit dans son *Journal* qu'elle commence sans cesse de nouveaux romans dont on a les titres. Par exemple, *Les Rencontres d'après minuit*, qui devait être fondé sur tout ce que ses amies lui avaient raconté d'histoires amoureuses, parisiennes et d'après minuit ; *Jeunesse perdue* dans lequel il devait y avoir le récit de la déflo-ration de Mireille Havet transposée auprès d'une héroïne qui s'appelait Violette Stern.

Pourquoi avoir publié le *Journal* à partir de 1918 alors que les premiers cahiers datent de 1913 ?

Cl. P. Quand la décision de publier a été prise avec Dominique Tiry et Pierre Plateau, j'étais assez inquiète parce que je me lançais dans une vaste entreprise qui, je le savais, allait me prendre énormément de temps. Je me demandais si le public allait me suivre, si ce que je trouvais exceptionnel comme document littéraire, histoire des mœurs et style (ce qui n'est pas négligeable dans ma décision), plairait également à d'autres lecteurs, et s'ils seraient nombreux... C'était une sorte de pari. Pour me rassurer et savoir où je mettais les pieds, j'ai préféré faire un essai. J'ai donc choisi une année représentative, 1918-1919, que j'ai sélectionnée après des mois de recherches et de calibrages.

Il s'agit d'une période charnière pour Mireille Havet. Elle est encore extrêmement vivante et en révolte. Elle a un ton très lucide et se trouve en même temps à l'orée de son addiction à la drogue. Elle a déjà choisi les femmes mais elle pourrait très bien se marier avec un homme... C'est l'endroit de tous les carrefours, les lendemains de la guerre...

Je reprendrai ce volume quand je publierai le dernier tome du *Journal*

de Mireille Havet qui sera en fait le premier tome chronologique : 1913-1919.

Par ailleurs, j'avais un souci éditorial pur qui n'a rien à voir avec Mireille Havet. On me dit souvent que mes livres sont trop gros et trop chers, arguments que j'ai longtemps balayés du revers de la main et que je commence à entendre.

J'ai donc pensé que ce serait peut-être une manière de proposer un livre peu onéreux et représentatif, au public qui aime bien Mireille Havet.

Est-ce que le style est le même dans cette première partie du *Journal* ?

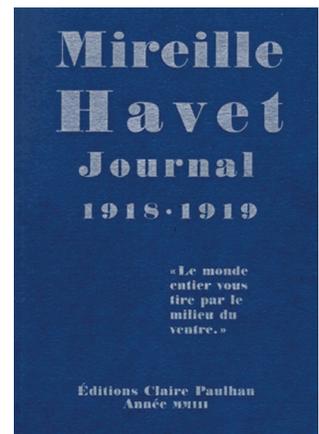
Cl. P. Oui, mais il est encore plus lyrique parce qu'elle est plus jeune et qu'elle se sent moins lue. Elle est plus arrogante et surtout, l'avenir lui est ouvert. Le dernier volume publié et premier tome chronologique sera le plus réjouissant parce que le tapis rouge de la vie lui est déroulé. Elle a des amis plus âgés qui l'admirent, elle est dans un milieu qui la fête et la recherche. Elle est l'enfant prodige. C'est à partir des années 1920 que tout commence à se gâter. Le prochain tome que j'éditerai, les années 1924-1930, est dramatique, il entraîne vers le fond.

Précisément, qu'avez-vous ressenti en travaillant sur ces textes ?

Cl. P. C'est un peu déprimant et excitant à la fois. L'ensemble de ses pensées forme une sorte de substrat assez triste, assez mélancolique. On sait qu'elle a très peu d'années à vivre, qu'elle n'arrivera pas à faire une œuvre ni à vivre de sa plume d'écrivain, alors qu'elle le méritait. C'est excitant parce que c'est un beau texte, c'est la découverte d'un auteur. Sans compter que je suis très touchée de ce qu'elle décrit du Paris des années 1920. J'ai l'impression d'y être. Je vais voir les bains douches de la rue d'Odessa parce qu'elle y va un jour pour se délasser d'une nuit pleine de turpitudes et d'opium et qu'elle en ressort neuve. Je trouve que c'est un sentiment extraordinaire. Ma vie est changée par l'intérêt que je prends, non seulement à ce qu'elle est, à ce qu'elle raconte mais



Mireille Havet en 1917
Ph. Choumoff. © Coll. particulière.
Ed. Claire Paulhan



Mireille Havet
Journal 1918-1919
«Le monde entier vous tire par le milieu du ventre»
Édition établie par Pierre Plateau.
Introduction par Dominique Tiry. Notes par Dominique Tiry, avec l'aide de Pierre Plateau et de Claire Paulhan. Annexes. Index. Bibliographie. Éditions Claire Paulhan, 2003. 256 pages, 20 €

aussi au Paris qu'elle décrit. Je suis également allée voir la Riviera. Avec la description qu'elle en donne, on s'aperçoit combien c'est actuellement différent.

Comment se présentent les originaux ? Il est écrit dans la préface de Béatrice Leca qu'il n'y a presque pas de ratures...

Cl. P. Il y a effectivement très peu de ratures, excepté quelques-unes qui correspondent à une relecture que Mireille Havet a faite en 1929. Elle écrit en «apnée», jusqu'aux marges. On ne respire pas beaucoup en lisant son texte. Elle a surtout une écriture difficilement déchiffrable et il faut vraiment rentrer dans son vocabulaire, son lexique et sa syntaxe. Ce qui est totalement défec-tueux, c'est sa ponctuation. C'est souvent le cas pour les journaux intimes, comme si les auteurs se réservaient la ponctuation pour une relecture sérieuse ou pour la mise au jour. Pour rendre le texte lisible, il est donc nécessaire que l'éditeur intervienne. J'ai rajouté essentiellement des points ou des virgules et remplacé les nombreux tirets. Les points d'exclamations sont les siens. Sinon, tout le reste a été respecté, l'organisation de sa pensée et sa manière de s'exprimer.

L'écriture ici semble pourtant très travaillée, poétique et musicale, elle éblouit et s'apparente plus à la forme romanesque qu'au style spontané du journal intime...

Cl. P. Je pense que l'écriture de Mireille Havet était spontanément romanesque. Je dirais même «lyrique». On sent qu'elle vient de la poésie, qu'elle a une sensibilité particulière. Elle voit comme les poètes voient un paysage, un ciel, des nuages ; elle a l'art de dire en quoi ce qu'elle regarde se transforme selon son humeur. Son style est naturellement lyrique. Je me suis rendu compte en rééditant *Carnaval*, que plus elle travaille, plus elle atténue les aspérités de son style et le banalise.

Quand elle reprend ses textes pour les publier, elle corrige en pensant au public qu'elle veut toucher, au succès qu'elle veut avoir et à sa vie qui en dépend. Elle devient affectée, essaie de faire plaisir, de correspondre à l'image qu'elle donne d'elle-même.

Je préfère ses textes qui ne sont pas travaillés. Elle n'est jamais meilleure que quand elle écrit pour elle ou pour ses maîtresses qui lisaient ses journaux. Mireille Havet les laissait ouverts et ne s'en cachait pas. Même sa mère pouvait les lire, ce qui est assez étonnant. Léonciné Havet était dans la confiance des amours de sa fille.

De très longs passages sont écrits dans une même journée. Ce qui est surprenant pour un Journal. On a l'impression qu'ils sont les

chapitres d'un roman...

Cl. P. En effet, on sait par ce qu'elle en dit, qu'elle se met à sa table de travail, ouvre ses cahiers, plonge son porte-plume dans l'encre et récapitule. Elle raconte des événements qui parfois se sont passés un mois ou même des années auparavant. Par exemple, elle raconte la mort et l'enterrement de son père survenu quatre ans plus tôt. En ce qui concerne Apollinaire, elle est plus près des faits parce qu'elle doit penser que le poète est déjà connu et que son témoignage vaudra. Il en est de même pour Radiguet. Dans le *Journal*, les entrées ne sont pas très continues. Elles le sont étonnamment dans des périodes très chahutées où l'on imagine au contraire que l'on ne tient pas son *Journal* et qu'on attend une accalmie pour prendre de la distance. Mireille Havet, elle, continue d'écrire. Il lui faut du désordre, de la rébellion, de l'agitation pour écrire comme elle en a envie. En revanche, dans les périodes calmes où elle s'ennuie terriblement, elle reproche à tout le monde de l'endormir et de tuer son génie d'écriture. Elle se plaint d'ailleurs de sa relation avec Marcelle Garros qui est trop installée et à l'écart des dangers. Elle est prête à rompre, quitte à se retrouver dans une situation très difficile, pour vivre des amours de passage à coups de regards, de brusques rapprochements et de séparations assez brutales.

Ainsi, après la mort de sa mère, elle prend le train pour rejoindre Marcelle Garros à Villefranche, et rencontre dans le sleeping une américaine. Elles passent la nuit ensemble et se séparent au matin, très courtoises et ravies de ce qui leur est arrivé, sachant qu'elles ne se reverront certainement jamais. Cette immédiateté est l'idéal de la rencontre pour Mireille Havet. Elle y trouve les plus beaux sentiments et les raconte de manière incroyable. Elle dit plusieurs fois qu'en tant que poète dans la société, elle est là pour vivre des choses que les autres n'osent pas vivre et pour les raconter avec un style que les autres n'ont pas.

Elle dit aussi que la drogue la détruit...

Cl. P. Oui, comme tous les gens qui se droguent et qui, à tort, pensent maîtriser. Elle entame des désintoxications mais rompt la première alors que toutes ses amies y arriveront. Le médecin Théodor Frankel a vraiment cru qu'il avait réussi à la désintoxiquer en 1928. Mais parce que la vie dans ses bas-fonds est plus agitée, plus facile et plus intéressante pour elle qu'une vie normale avec un cadre et quelqu'un qui l'entretient, elle va rechuter.

Il n'y a pas de références à la vie politique, à l'actualité de l'époque. Il s'agit plutôt d'un autoportrait qui dit notamment les difficultés d'écrire une œuvre. « Je souffre de ne pou-

voir écrire », ; « Et pourquoi me priverai-je toujours d'écrire ? » ; « On ne peut être installé que dans le travail, on ne l'est ni dans l'opium, ni dans l'amour » ; « Mon goût de l'écriture, mon goût de la vie retombe »...

Cl. P. Ses préoccupations premières sont l'amour des femmes, la drogue et l'écriture. Et elle passe de l'un à l'autre. Par ailleurs, elle parle de l'armistice dans le précédent volume mais elle en parle pour se dresser seule contre toute la foule qui est heureuse de la fin de la guerre. Mireille Havet pense déjà à tous les morts que cette guerre a causés dans son entourage. En tant que poète, elle a une notion extrêmement rimbaldivienne du code dans la société : celle du prophète. Celui qui dit ce que les autres ne veulent pas entendre et qui va s'avérer juste. À ce titre, il est maudit, rejeté et n'en est que plus voyant. Elle est une des rares personnes à avoir vécu la voyance des poètes et elle en est morte jeune. Comme Rimbaud.

L'œuvre ne s'est pas imposée, n'a pas été écrite, Mireille Havet n'en a pas eu la force, mais ce sont ses confidences qui en sont le centre. Quel est le rôle de ce Journal pour son auteur ?

Cl. P. Je crois que c'est le lieu de la poésie, le lieu de l'écriture, de son style. C'est là qu'elle déverse le trop plein de ses émotions. Pour Mireille Havet, l'œuvre serait des romans qui lui assureraient le succès. Ce serait l'œuvre de Colette par exemple, ou celle de Natalie Barney. Quand elle parle de son *Journal*, je ne crois pas qu'elle pense à une œuvre. Mais il est vrai que dans cette vie d'errance incroyable, extrêmement aventureuse, elle l'a traîné partout avec elle et a su le préserver. Son *Journal* est le miroir baladé sur le chemin. Elle rend assez peu compte des rencontres qu'elle fait. On sait par exemple qu'elle va chez Natalie Barney à telle date ou bien rencontre Cocteau, Apollinaire à un autre moment précis, mais elle n'en parle pas dans son *Journal*. Par contre, dans certaines circonstances,

ces noms sont évoqués. Par exemple, quand il s'agit de la mort d'Apollinaire ou celle de Radiguet. De toute façon, ce qu'elle veut raconter ce n'est pas ses rencontres mondaines, mais l'amour et la drogue. Elle dit à plusieurs reprises que personne n'a su écrire sur la drogue et que c'est la mission du poète.

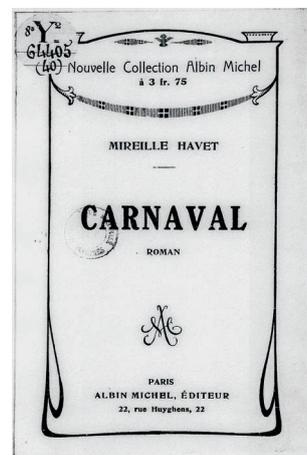
Parlez-nous de sa relation avec Paul Fort et Guillaume Apollinaire...

Cl. P. Ce sont des figures tutélaires qui l'ont aidée tout au long de leur vie. Ils incarnent la poésie pour Mireille Havet, et Apollinaire beaucoup plus que Paul Fort. C'est avec Guillaume Apollinaire (qu'elle a connu toute petite dans l'entourage de sa mère), que la relation est la plus importante. Il l'a tout simplement publiée. C'est vraiment par la magie d'Apollinaire qu'elle s'est sentie intronisée poète. Il l'a encadrée, attisée, l'a provoquée dans un registre ironique. À sa mort, Mireille Havet a perdu ce soutien qui lui a terriblement manqué par la suite. Il n'y avait plus personne pour jouer ce rôle et Cocteau, dont elle aurait pu attendre un appui, était trop soucieux de sa propre publicité, de sa propre carrière. Il en était soucieux de façon assez merveilleuse mais c'était déjà bien assez de traîner derrière lui toute sa cour dont Mireille Havet, au milieu de laquelle il brillait.

Quant à Paul Fort, je crois que Mireille Havet en était vraiment amoureuse. Il était un jeune homme romantique comme elle les aimait. Mais Paul Fort est parti, après l'avoir un peu entretenue, avec Germaine Tourangelle. Apollinaire a une relation très curieuse avec les trois femmes Havet - Léoncine, la mère, et les deux filles, Christiane et Mireille. Par exemple, dans la correspondance qui a été publiée par Dominique Tiry, et que je republierai un jour, on constate qu'il envoie des lettres aux trois femmes et les trois femmes lui répondent, chacune dans un registre très différent. Léoncine Havet sait ce que c'est qu'une guerre et le plaint beaucoup, le maternel, lui donne des nouvelles de Paris. Elle essaie de le distraire. Christiane a visiblement été amou-



Mireille Havet en 1923
© Coll. particulière



Mireille Havet
Carnaval
Éd. Albin Michel, 1923



Mireille Havet
Carnaval
Édition établie, présentée et annotée par Claire Paulhan.
Éditions Claire Paulhan, 2005. 239 pages, 23 €.

reuse d'Apollinaire mais ça n'a pas marché. Et Mireille Havet, à l'époque, est encore toute jeune et le bouscule comme un grand frère. Ils s'échangent des lettres dôles, pleines de sous-entendus et souvent assez érotiques.

L'annotation par Pierre Plateau, Dominique Tiry et vous-même est extrêmement riche et précise. Comment avez-vous procédé ?

Cl. P. Pierre Plateau a saisi le texte, moi je l'ai lu à voix haute à Dominique Tiry qui suivait la transcription sur les photocopies du manuscrit. Ensuite, j'ai mis des appels de notes à tous les endroits qu'il fallait expliquer ou élucider. On a commencé par le plus simple, les notes bibliographiques puis on s'est attelé aux notices biographiques. Ce qui est assez compliqué car les gens dont parle Mireille Havet ne sont pas toujours connus ou ont à peine écrit. Quand il s'agit de comédiennes, de danseuses ou de demi-mondaines, il faut feuilleter sans fin les revues de cette période pour trouver une trace. C'est vraiment une enquête, une immersion, un travail assez monacal qui demande rigueur et méthode. C'est aussi très plaisant. Quand j'ai travaillé sur la période de Capri, j'ai lu de nombreux documents sur cette ville et notamment une biographie du Baron de Fersen écrite par Roger Peyrefitte qui m'a passionnée et qui m'a permis de faire des connections avec les textes de Mireille Havet. On prend plaisir à des lectures tout à fait improbables. Dans les tomes suivants, il est question de lieux de villégiature assez célèbres, des endroits incroyables qui à cette époque étaient réservés à une intelligentsia raffinée, totalement décadente. Et on trouve des documents, des témoignages qui permettent de reconstituer...

Combien de temps vous a pris ce travail éditorial ?

Cl. P. C'est difficile à chiffrer. J'ai mis deux ans entre les deux volumes mais je n'y travaille pas en continu contrairement à Dominique Tiry. Pierre Plateau y travaille par période très intensive et presque avec toute sa famille qui forme une sorte de deuxième équipe. On se complète très bien : Dominique Tiry, c'est la lecture et l'intuition, Pierre Plateau et sa famille font des recherches sur Internet et dans les registres d'état civil, et moi à la Bibliothèque Nationale. Dominique Tiry trouve des numéros de téléphone et demande à brûle pourpoint si la grand-mère n'a pas eu une relation avec Mireille Havet. Parfois, cela provoque de belles rencontres. Par exemple, nous avons récemment fait la connaissance de Monsieur Lionel Follet qui s'occupe d'une dame ayant connu Mireille Havet. Le mari de cette dame qui a été un amoureux de Mireille Havet quand celle-ci avait 16 ans, l'a portraituré. Lionel Follet a retrouvé ce portrait qui date de 1924 quinze jours après l'im-

pression de ce volume. Je le mettrai donc dans le prochain tome. On a si peu de photos d'elle que toute découverte est magnifique.

Parlez-nous de *Carnaval*, son roman autobiographique qui juxtapose des formes littéraires distinctes et notamment des lettres, notes de journal et dialogues...

Cl. P. Au début, je voulais mettre *Carnaval* en note ou en annexe parce que Mireille Havet en parle beaucoup dans son *Journal*. Puis, en regardant le dossier de presse, j'ai pensé qu'il était plus pertinent de le rééditer. En effet, Crevel, Jaloux, Crémieux, Henri de Régner trouvent à l'époque que c'est un roman à la fois audacieux, neuf, qui dit quelque chose, et surtout étonnant parce qu'il est écrit par une jeune femme de 22 ans qui a l'air déjà d'avoir toute l'expérience du monde... Le resituer dans son époque me semblait important. J'ai donc publié le texte paru dans les *Œuvres Libres* en 1922, les variantes par rapport à l'édition d'Albin Michel l'année suivante en 1923, les passages du *Journal* qui parle de *Carnaval*, les lettres que Mireille Havet a reçues et les articles qui ont paru à l'époque.

Tout cet ensemble ne constitue pas une découverte littéraire mais un morceau important de l'histoire littéraire. Et c'est dans ce sens là que je l'ai conçu. Je ne dis pas que *Carnaval* est la troisième merveille du monde, mais cette édition permet d'aborder certaines questions, à savoir pourquoi elle a écrit ce roman de cette manière, comment elle a transposé des scènes qui sont merveilleuses dans son *Journal* en scènes plutôt dialoguées, cinématographiques, pourquoi elle pensait tellement au cinéma, et enfin pourquoi les gens qui l'ont vu vivre cette aventure avec Madeleine de Limur racontée dans *Carnaval* appréciaient tant ce roman, et notamment le mari de Madeleine de Limur qui lui écrit « c'est un roman extraordinaire », « vous avez transformé en or un chapitre de nos vies communes qui étaient si difficiles ».

Il m'a semblé qu'il fallait rendre hommage à tous ces témoignages par un livre à part entière. Il faut également mettre en avant le rapport entre les lettres qui sont écrites à Mireille Havet et les articles qui sont produits par les mêmes scripteurs. Par exemple, les lettres et les articles d'Henriette Charasson, d'Élie Moroy ou de Jacques-Napoléon Faure-Biguet. On a une réception à plusieurs niveaux et les lettres en sont un témoignage, un complément que j'ai voulu intelligent.

Quant au style de *Carnaval*...

Cl. P. Le style est très différent du *Journal*. Il était fort audacieux pour l'époque, voire avant-gardiste. Mais très daté « années folles », ce qu'on pardonnerait davantage à un Aragon ou à un Soupault avec une œuvre derrière. Au fond, l'œuvre de Mireille Havet, c'est son *Journal*, mais il faut

aussi traiter ce qui a été publié de son vivant. En ce sens, quand je publierai la partie du *Journal* qui est contemporaine de *La Maison dans l'Œil du Chat*, je rééditerai *La Maison dans l'œil du chat* en utilisant le même procédé.

Ce qui m'importe est de rajouter une pièce à l'édifice de l'histoire littéraire. Il me semble intéressant de pouvoir lire les livres comme des historiens tout autant que comme des amateurs de littérature, d'où l'importance des notes et de l'appareil critique.

Quels sont vos projets de publications ?

Cl. P. Le *Journal* d'Henri Thomas de 1934, où il est tout jeune, dévoré par le désir d'aimer, de maîtriser le cours de son existence, de vivre de sa littérature en 1948 après la mort d'Artaud ; les souvenirs de Jean Lescure sur Malraux, un texte très ironique, pince sans rire ; une nouvelle édition de la *Correspondance* Georges Perros avec mon grand-père, qui est une très jolie correspondance, Perros étant un épistolier merveilleux ; l'édition de la *Correspondance* entre Valéry Larbaud et Jacques Rivière autour du rapport à l'œuvre et de la *Nouvelle Revue française* etc. La liste continue de s'enrichir.

Le prochain volume du *Journal* de Mireille Havet qui couvrira les années 1924 à 1929 sera sans doute publié d'ici deux ans, en attendant le *Journal* de jeunesse, de 1913 à 1919.

...

Claire Paulhan participera, le 11 mai 2005 à une rencontre sur « Correspondance et littérature contemporaine », en compagnie de Nathalie Jungerman.

Médiathèque du Canal • Salle Léo Ferré
Quai François Truffaut, BP 607
78056 Saint-Quentin en Yvelines
Tél. 01 30 96 96 20/ 21/ 26



Mireille Havet Portrait

Par Corinne Amar

(FloriLettres, numéro 58 - édition avril 2005)

« Aller droit à l'enfer par le chemin même qui le fait oublier ». Mireille Havet. (*Journal 1919-1924*)

Née à Médan, en 1898, morte en 1932 à Montana, Mireille Havet (de Soyecourt) a peu publié, beaucoup écrit. Elle laissa, entre autres, des poèmes, des notes de voyage, des essais. Elle était *merveilleusement intelligente*, disaient d'elle ses amis. Enfant prodige à quinze ans, aimée, protégée par Paul Fort, Guillaume Apollinaire qui l'appelait la « *petite poyétesse* », Colette, Nathalie Barney, Jean Cocteau qui favorisèrent la publication de ses poèmes, de ses contes fantastiques et d'un roman à clef, *Carnaval*, elle était promise à la gloire. À vingt-cinq ans, sa vie d'écrivain paraissait déjà derrière elle : elle n'allait plus rien publier. Qui se souvient de Mireille Havet ? Qui connaît Mireille Havet ?

De 1913 à 1929, elle rédigeait un extraordinaire et monstrueux *Journal*, tout le fragile de son existence, dans lequel elle allait décrire sa « vie de damnation » ; une vie de « guet et d'attente », de « songe et d'outrance » - soif d'absolu inséparable de l'impatience, d'un frémissement incessant du désir - une vie aimantée par son « goût singulier », pour les femmes (J.1922, p.222) ; « J'aime les femmes ! toutes les femmes, si elles sont jolies, fardées à ce point, bien habillées, avec de belles perles... et qu'elles vous traitent en homme » et les stupéfiants (J. 1922, p.216) ; « Nous déjeunions à trois heures. Nous fumions. Nous étions comme des damnés, et notre paresse était suffocante. »

Elle écrivait pour elle, elle écrivait au fil de ses impressions, de ses émotions, de ses souvenirs, elle consignait la vie visible, les faillites, les ruptures, les ciels fragiles, le désespoir : « À force d'exigence et de retombements, de projets et de défaites froides comme l'averse qui donne la fièvre dont on crève à vingt ans, écrit-elle le 11 janvier 1919, je n'attends plus rien que moi-même, ma belle petite âme que parachève et paraffine chaque jour la vie parisienne et son fouet à neuf queues. Je suis un jouet entre les mains, les lèvres des foules, où mon nom, ma petite identité qui aspirait au lyrisme est balancée comme un numéro de foire, une attraction vernie qui ne coûte pas cher. Je suis une barque haletante et fracassée sur

la mer sans étoile, où nous naviguons de compagnonnage avec les lames mauvaises, lourdes comme l'huile, et les petits poissons changeants qui se cachent dans la lune selon les marées. Hélas !... »

De ce monumental *Journal* qui sera publié en plusieurs tomes, les éditions Claire Paulhan ont déjà publié une année de la vie de Mireille Havet ; 1918-1919, celle de ses vingt ans et de la fin de la guerre. Aujourd'hui, une autre partie du *Journal* nous est donnée à lire, celle des années 1919 à 1924. Le halo de l'enfance s'éloigne. Autoportrait sans cesse repris, inventé, journal des confessions, des tourbillons et des désillusions. Mireille est belle, elle brille, mais le monde dans lequel elle évolue est vide. Apollinaire est mort, d'autres amis encore sont morts ou ont disparu. Elle erre. Ses amours sont fébriles, désespérées, toxiques, et pourtant ses pages d'amour sont brûlantes, sensuelles, sexuelles, magnifiquement racontées. (Mardi 20 mai 1920, p.117) : « Je suis plus orageuse que l'orage, plus sensuelle qu'un chat lunaire, plus méchante et brûlante que Satan ». Vide absolu. Aucune voix pour interdire, aucune voix pour guider. Ennui et impatience. Caresses de femmes, pipes d'opium « si facile, si facile à prendre, que vraiment elle [la drogue] est bien le plus grand danger » (p.136), injections de morphine. « Je m'enlise et volontairement m'aveugle et m'assoupis. On me le reproche ! Et, cependant, grâce à cela je vis, je peux vivre en souriant, sans mécontentement, sans reproche ! Que le cœur y soit, peu importe ! » (J.1919, p.38).

Pour qui écrit-elle ? Pour elle, pour cette part d'elle qui s'accroche à la vie, à la beauté des jours consacrés à l'amour, aux rêveries, à la poésie, pour cette part d'elle qui veut éloigner la mort, la maladie, pour quelques amies à qui elle lit quelques morceaux. La tuberculose l'emportera, elle a trente-quatre ans.

Théâtre de l'intime, sentiment toujours vacillant de sa propre existence et de celle des êtres aimés, son *Journal* sera son œuvre.

Œuvre ironique et ardente, diablement mélancolique, désintéressée, perdue d'avance, puisqu'elle n'envisageait pas de la voir publiée. Œuvre réhabilitée, grâce aux mystères de l'existence, grâce à la persévérance d'une éditrice sous le charme.



Mireille Havet Carnaval

Par Olivier Plat

(FloriLettres, numéro 58 - édition avril 2005)



En 1919, Mireille Havet, jeune poétesse remarquée par Apollinaire, tombe passionnément amoureuse de la Comtesse Madeleine de Limur, de vingt ans son aînée. Elle tiendra la chronique de cet amour dans son *Journal*, et à l'instigation de sa nouvelle amie Marcelle Garros (veuve de Roland Garros), elle écrira, un an après leur rupture, *Carnaval*, roman autobiographique. Madeleine de Limur y est dépeinte

sous les traits de Germaine, brutale, fantasque et dominatrice. Elle est mariée à Jérôme (Jean de Limur) époux étonnamment passif, qui s'efface au profit de Daniel (Mireille Havet). Le roman conte les déboires de Daniel aux prises avec l'inconstance et la perversité de Germaine, qui s'offre pour aussitôt se reprendre, attisant son désir. Nos héros évoluent dans un milieu où l'on dîne au Chatham ou au Meurice. Ils lisent Wilde, D'Annunzio, Renée Vivien. On y évoque des promenades sur les Champs-Élysées et « l'Arc de Triomphe qui s'accroupit comme une bête, le dos à la lumière. » Dès le matin on y court « les essayages, l'après-midi, les thés, le soir, les théâtres ». Les robes « s'y pâment sur des chaises », tandis que « sur la queue du piano, s'écroulent de délicates chemises, non loin des zibelines et des renards. » Mais au-delà du mensonge des apparences, cocktails mondains, drogues (dont il est fait abondamment usage : opium, cocaïne, éther), voyages, hôtels et restaurants de luxe, *Carnaval* dit l'obsession amoureuse de Daniel pour Germaine : « C'est par désespoir d'amour que l'on s'exile dans la campagne, que l'on se brûle aux lampes des fêtes, que l'on part sur le mauvais bateau, que l'on essaie les drogues. L'amour, la seule drogue, le seul départ, la seule fête. » Germaine finira par lui revenir, mais entre-temps le jeune homme « telle la chenille dans son cocon magique, s'est lentement transformé. » Ambivalent Daniel, pour qui « Germaine n'avait de prix à ses yeux, que dominante et infidèle ». Le *Journal* est plus explicite quant à la relation de Mireille et Madeleine : «

Sous ses coups, je jouis davantage que sous ses caresses. J'aime mieux une gifle qui m'abaisse qu'un baiser qui me fait croire à ma séduction. La gifle est une bien meilleure preuve et j'en ai plus d'orgueil. » La perversité de Germaine y apparaît plus crûment : « Je veux que tu couches avec elle, je veux... c'est mon ordre - et qu'elle te paie ! Je deviendrai... ton maquereau. » À ce titre, le *Journal* (qu'ignoraient alors ses contemporains) est un extraordinaire document qui éclaire d'un jour nouveau *Carnaval* et met en relief la relation d'amour et de mort qui se joue entre les protagonistes du roman. La jeunesse de l'écrivain créa un succès de scandale, et la critique de l'époque lui réserva un accueil assez favorable, si l'on en juge d'après les lettres et articles ici rassemblés. Edmond Jaloux en parle comme d'un livre « à l'image de notre temps ; il va vite (...) il est nerveux, acide, joli, irritant, amer, pimpant, savoureux et inquiet. » Il invoque une parenté d'avec Paul Morand, Jean Cocteau, Radiguet, Mac Orlan, Soupault, et insiste sur le fait qu'« il n'aurait pu être écrit qu'en 1922 ou 1923. » Livre portrait d'une génération pour Pierre Massot : « *Carnaval* porte en lui les germes de notre génération : le scepticisme, l'éther, l'opium, le jazz, les cocktails y ont une place parfaitement justifiée. » Quant à Colette qui aime les paradoxes : « On y fait l'amour à chaque page, et avec la plus grande intensité, et on y est détaché de beaucoup de choses. C'est un livre de vraie jeune fille. » Les lettres émanent d'écrivains comme Jacques de Lacretelle, Paul Morand, Jacques Porel, Willy, Liane de Pougy, Henri Duvernois, Henriette Charasson. La plupart sont des lettres de félicitations, quelques correspondants formulent des critiques et conseillent le jeune auteur. D'autres, plus personnelles, comme la lettre d'Henriette Charasson, ont deviné le sens autobiographique de *Carnaval* et interprètent le livre comme un appel au secours, un cri de l'auteur qui saura répondre par une lettre émouvante. À noter une lettre très particulière, celle de Jean de Limur, qui a compris le sens caché de *Carnaval*, appelle Mireille Havet « Mon cher Daniel » et signe « Jérôme ». Publié pour la première fois en 1922, dans la série *Les Œuvres libres*, puis en septembre 1923 par Albin Michel, *Carnaval* de Mireille Havet se maintint longtemps sur les listes des romans sélectionnés pour le prix Goncourt. Il est réédité aujourd'hui par les Éditions Claire Paulhan, suivi de « 37 extraits du *journal* de l'auteur, de 2 poèmes, de 54 lettres et de 50 articles ».

Mireille Havet
Carnaval
Édition établie, présentée et annotée par
Claire Paulhan.
Éditions Claire Paulhan, 2005. 239 pages, 23 €.

Extraits choisis

Mireille Havet,
Journal 1919-1924
© Éditions Claire Paulhan, 2005

(FloriLettres, numéro 58 - édition avril 2005)

Le [lundi] 24 janvier [1921] (p. 171)

(...) Je fus plus qu'aucune autre celle qui vit du hasard, à tel point que j'étais ainsi sur toutes les pentes de l'aventure, guettant, du reste, le moindre souffle romantique. Et maintenant, maintenant, comme les vieilles gens, je me raconte, regardant et regrettant inlassablement cette belle ferveur passée, cette anxiété de l'amour, cette curiosité qui m'a coûté l'âme. J'ai 22 ans, et je me raconte parce qu'il me semble avoir tout vécu de 14 à 20 ans. Merveilleuse période de l'illusion universelle, de l'ambition et de l'intraitable orgueil. Je ne puis pas dire que, dès lors, j'ai suivi de mauvaises pistes en Art, je n'ai guère varié, ne suivant que la loi la plus humaine et la seule sans doute qui échappe aux modes et aux coteries : celle de ma sincérité. Mais alors, j'étais en avance sur mes propres promesses et, maintenant, comme quelqu'un qui a passé l'heure en dormant, je me sens en retard ! j'ai passé l'heure en dormant près de Marcelle, en m'abandonnant à l'amour le plus sensuel et le plus troublant parce que mêlé de drogues, accentué de perversion silencieuse, de possession dévastatrice, et mon âme s'est ouverte sous les mains de mon amie, mon âme s'est ouverte comme une porte de grange. Autrefois, les seuls qui s'en étaient approchés avaient regardé par la serrure. Hélas, la lumière, l'air, le vent, les rumeurs se sont engouffrés dedans, emportant avec elles, et dans mes secrets, mes pudeurs, mes craintes, mes vices moraux, toute cette germination de l'enfance puis de l'adolescence que la vie féconde jusqu'à la pourriture,... un merveilleux fumier pour la rose du poète aux racines souterraines. (...)

ADIEU
(p. 420)
Villefranche-sur-Mer. L'Oasis. Le 28 mai 1923. Mireille

Capri, le [vendredi] 20 juillet 1923.

À Paris, je n'ai rien écrit. Le chagrin m'y attendait, il me guettait comme une bête et sautait sur moi à chaque tournant de rue, dans la lumière de l'été où les larmes paraissent plus que jamais amères. Je n'ai rien à dire de cette période puisque je n'ai pas eu le courage de le faire au moment même. Je vivais plus la nuit que le jour. La jaune lumière de l'huile éclairait mal ma détresse et c'est pourquoi, près d'elle, j'y voyais moins durement aussi l'abandon de la mort. Je me réfugiais dans les tentures et l'ombre. Assourdies par l'opium, les conversations des concierges et des bonnes sur le pas des immeubles parvenaient enfin comme un rêve et bientôt s'oubliaient ainsi que la saison magnifique dont, aveugles et sourdes volontaires, nous ne tenions pas compte. «Tiens, mais il y a des feuilles aux arbres» dit un jour Marcelle au sortir d'une nuit cahotée à travers les Ballets russes, les cabarets de Montmartre et les

appartements inconnus d'amis nouveaux, vite oubliés. Des tableaux, des livres, des meubles surgissaient d'une nuit grise. L'aube, en effet, nous poursuivait de Montmartre aux fortifications. Nous mangions des fruits dans l'ombre, en écrasant n'importe où les cigarettes. Affreuse époque ! la cocaïne est la neige de l'été. Nous en avons rapporté de Marseille, pas mal. Tous mes amis en profitèrent. Résignée à tout, j'acceptais n'importe quelle femme. Mon plus grand souci était d'écraser les jours, sans révolte et sans soudaine douleur. J'y parvins. Mais pas un seul souvenir un peu calme ne me reste. Chaos ! bras de l'ombre, bouches nouvelles, pipes étendues sur des corps, bruit de lime qui gratte désespérément une boîte. Je n'aimais pas, à ces réunions de hasard, humilier mes poèmes, plutôt mon corps. Tout devient si mal, soudain, dans une vie en désordre où l'on se refuse à regarder la mort en face. Je fuyais, certes, mais non point vers la lumière. Surprenante lumière, alors ! surprenante baie ouverte, surprenante échappée de cette proposition de voyage à la veille même où, plus meurtrie, plus révoltée, j'allais partir au Mont-Dore, sans avoir eu, depuis ma douleur, une seule journée de halte. J'acceptai par hasard, je parlais par hasard. Les dernières journées ne me laissaient rien sinon le profil nouveau d'Andrée Singer. Sa bouche agréable et la volupté de sa silhouette noire et blanche, comme ses beaux cheveux courts au-dessus d'un sévère regard étoilé d'Italienne sans humour. L'aimai-je... (...)

.....

Mireille havet, Carnaval
© Éditions Claire Paulhan, 2005
(p. 50)

On dirait que l'amour, d'un seul coup, l'a dépouillé de sa jeunesse comme on arrache un masque, et que dessous il y avait cet homme faible et lâche qui s'en va sanglotant sans pudeur, erre des nuits entières autour de la maison de celle qu'il prit pour son amour. Sous la pluie, il regarde la douce lumière qui filtre entre les rideaux et les volets de la chambre. Il sait, son imagination la lui montre, qu'elle se donne.

Lettres et articles

Lettre de Jacques-Napoléon Faure-Biguet à Mireille Havet [Sans date : automne 1922]

Chère amie Mireille,
Voici qui paraîtra dans l'Écho de demain matin jeudi.
Je suis fier et charmé d'être le premier à annoncer *Carnaval*.
J'ai pour ce roman de l'admiration ; et une grande amitié puisqu'il est de vous.
Je vous baise respectueusement la main.

J.N. Faure-Biguet

Non signé
[Jacques-Napoléon Faure-Biguet]
L'Écho de Paris
[Sans date : septembre-octobre 1922]

Les Œuvres libres publieront prochainement *Carnaval*, qui est le premier roman de Mireille Havet, dont on n'a point oublié ce livre : *La Maison dans l'OEil du Chat*, que Mme Colette a pré-

facé. Ceux qui connaissent *Carnaval* assurent que ce roman, plein d'originalité et de poésie, marquera pour la carrière de cet écrivain de vingt-deux ans.

Lettre d'Élie Moroy à Mireille Havet 17 avril 1924

Chère Madame,
Pour ce ravissement triste de *Carnaval*, il faudrait inventer des mots expressifs et somptueux, plus beaux que ceux qui chantent dans notre vie coutumière. J'ai tenu pourtant à signaler sans plus tarder à nos lecteurs votre roman délicat et merveilleux. Voici cette brève notice. Je compte, en mes essais, analyser mieux votre livre. Laissez-moi vous remercier encore du plaisir que me causa la lecture de vos pages, et déposer, chère Madame, à vos pieds, mes plus respectueux hommages.

Élie Moroy

Je serai toujours ravi des nouvelles que vous me donnerez de votre œuvre et de vos projets littéraires.

Élie Moroy
La Semaine à Genève 15 avril 1924

Noir et rose, comme un écran qui tour à tour, au gré de l'heure, nous présente son côté clair ou son côté sombre, le *Carnaval* de Mireille Havet exprime à ravir le tourment changeant de l'amour, avec ses voltes brusques, ses caprices et ses vertiges. Il l'évoque dans un décor crépusculaire et ouaté, où les feux attisés jettent soudain leur reflet rouge. Et quel décor serait plus propice à la vie du sentiment que ces intérieurs où le spleen s'agenouille et où les meubles teintés d'exotisme posent leurs taches baroques et contrastées.

Intérieurs d'âmes aussi, qui dévoilent soudain leurs luttes tendres, leurs rêves et leur effort d'analyse lucide. Si parfois le vent froid de la révolte les effleure, il suffit d'un geste câlin, d'une griserie de mots, pour les rejeter aux bras de l'endormeur oublié. Rien n'est plus pathétique et plus poignant que cette lutte perpétuelle et vaine comme le défilé des Danaïdes. Beau livre, scintillant d'amertume et de torpeur. Cris d'ironie qu'une souffrance trop aiguë étouffe ou assourdit ! Il s'y glisse des phrases plus mordantes qu'une blessure, que le grand rythme amoureux emporte cependant au milieu de son flux éternel. Avec quel art aussi se développe le thème de la passion. Pour couper le vol trop serré des strophes véhémentes, des silences se glissent, qui laissent se reposer un instant la pensée. Ce *Carnaval* est comme un breuvage magique, qui nous étourdit et nous enchante. Comment ne pas saluer cette merveilleuse réussite de Mireille Havet, qui apporte à l'art du roman un irrisement nouveau, et qui nous pénètre d'une douceur douce, cent fois préférable à tous les bonheurs repus.

© Éditions Claire Paulhan.
Remerciements à Dominique Tiry, Roland Aeschmann, Pierre Plateau et Béatrice Leca.

.....

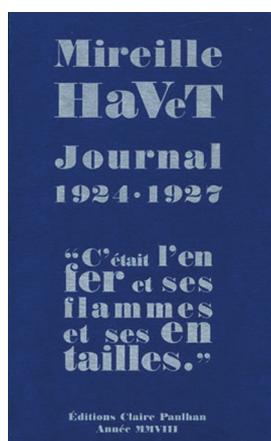
Sites internet

Éditions Claire Paulhan
<http://www.clairepaulhan.com>

Mireille Havet Journal 1924-1927

Par Corinne Amar

FloriLettres, édition mai 2008



Une naissance à Médan, en région parisienne, une vie courte et brûlée par les deux bouts, la tuberculose, en ultime salut : 1898-1932. Des amis très chers - Apollinaire, mort si tôt, Cocteau...-, le désir des femmes jusqu'à la lie, celui des stupéfiants, les ivresses dures, le génie sûr, et par-dessus tout, indécente, amoral, prodigieusement lucide ; quelques poèmes publiés, des contes fantas-

tiques, un roman et puis un journal, rédigé de 1913 à 1929, un monumental, un extraordinaire journal, que les éditions Claire Paulhan entreprennent de publier dans son intégralité, en plusieurs tomes, depuis 2003. 1918-1919 d'abord, année clé, celle de ses vingt ans et des vies emportées par la guerre ; puis, le *Journal 1919-1924* (2005), avec la solitude comme un supplice et, pêle-mêle, la soif d'amour, les « défaites froides », la souffrance, le manque d'argent, l'âme vendue revenue au diable. Les années du *Journal 1924-1927*, « rapport scrupuleusement exact et sincère de la Fin, de ma Fin », comme elle le dit elle-même, creusent encore plus violemment l'impossible difficulté de vivre, décrivent cette lutte désespérée, surhumaine, suicidaire, pour survivre, pour être aimée, devenir ce qu'elle est, avoir un âge, une figure, un sexe, un nom...

Sa seule force en ce monde ? La poésie. Et quelle poésie ! En amont de cette détresse, inspirée moins par le talent que par le génie, habitée de l'intérieur, reliée, telle un miracle, au monde autour d'elle - hôtels, atmosphères, villes (descriptions splendides de l'Italie traversée), un lac, l'intérieur d'une maison généreuse...-, pour peu qu'elle soit aimée « Heureux départ avec la femme qu'on aime... et je souris à cette Italie » ou pour

peu qu'elle parvienne à s'oublier un peu. « Ce lac est très beau. J'ignore pourquoi il ne m'émeut pas davantage. L'air n'est pas assez vif... on n'est pas sorti de soi-même. On stagne comme le lac lui-même et la vie du palace se déroule comme un film au son d'un orchestre romanesque, tandis que les vieux Anglais lisent les journaux, et sont momifiés dans la lumière avec leurs vieilles mains, leur pince-nez d'or, leur gilet blanc. Tous ces gens sont mes ennemis. Je suis l'albatros de l'hôtel (...) » écrit-elle d'Annecy, un mardi 5 août 1924, décrivant l'effroi de sa solitude comme la nuit et la nuit comme la mort.

Comment donner à la vie, toutes ses chances, quand on s'appelle Mireille Havet, qu'on a la curiosité violente, la plainte longue, l'exaltation enfiévrée du condamné et la tête toujours pleine d'une étonnante marée qui bourdonne ? Si elle sait qu'elle a du génie, elle n'en court pas moins à corps perdu à sa mort. Ses pages de voyage en Italie - Trieste, Venise en septembre 1924, Naples - enchantent par leur puissance littéraire ; elle y séjourne avec Reine Bénard, elle aime, elle est aimée, ses sentiments et sa vie intérieure sublimés la tournent vers le monde, tout est alors, de sensations, d'impressions, d'anecdotes :

« Venise, quand je pense que tu es en face de moi, sur l'autre rive de l'Adriatique et que je vois à la fin du jour le paquebot qui revient des îles Brioni et s'en va à Trieste, passer avec sa longue fumée, triste comme un adieu...

La mélancolie merveilleuse et mortelle de Venise me frappa. Peu de voyageurs embarquèrent. Les gondoles comme des violons morts, restèrent au flanc de la gare, par terre. Leur profil noir et mince découpait leurs chevaux marins dans l'air... Depuis Capri, je n'avais pas senti cette tiédeur de l'air, cette sécurité où l'on oublie le monde, cette volupté de vivre... Des enfants nous bousculaient. Des regards sombres croisaient les nôtres. (...) Un fou rire incroyable nous prit. Une somptueuse salle de bain de marbre, blanche et marron, de mosaïque et de bidets, nous rendit tout à fait heureuses. »

Elle n'est jamais si jeune que quand elle est heureuse ! Parfois, elle rêve d'une cure de désintoxication, d'une vie dite saine, puise du réconfort dans Balzac, décide d'un changement nécessaire, vital. Le temps d'une page, elle espère - c'est possible ! -, elle implore alors Dieu de la sauver : on est en septembre 1926, Reine a déserté - et si elle la hait, aussi violemment qu'elle l'a idolâtrée, elle l'aime, surtout, à en mourir - elle s'accroche à la vie, parce que son corps tombe en « loques », qu'elle se sent « dévorée par l'enfer » et que mourir lui semble si évident.

En juin 1926, n'a-t-elle pas joué à merveille la Mort dans la pièce de Cocteau, *Orphée* ? Elle im-

pressionne le Tout-Paris mondain, Marc Allégret entre autres qui, dans sa correspondance à Gide, alors qu'il vient d'assister à la Générale, ce 15 juin, écrit à ce dernier : « La mort jouée par Mireille Havet. C'est une chose confondante. Son corps sec et pointu d'opiomane, à peine caché par une robe du soir de chez Chanel... »

Le 16 juin, elle évoque dans son *Journal* ses débuts au théâtre, dans ce rôle : « J'avais osé accepter cette tâche, ce bout de rôle, si ambigu et étrange et dur à tenir que, malgré sa petitesse par rapport au spectacle entier, on n'a trouvé tout de même, dans tout Paris et son jeu d'actrices désireuses de se produire personne, personne qui ait le physique « de l'emploi », la dureté vocale, la grande assurance des gestes, enfin qui soit capable de faire passer sans ridicule ni provoquer des rires ce personnage, d'un non-sens populaire et intellectuel établi, de la Mort, jeune femme rose, en robe de bal, qui porte l'âme de sa victime sous la forme d'une colombe qui se débat vigoureusement, et fait trancher par ses aides le fil de la vie, le dernier souffle qui la retient à la terre, par des ciseaux ordinaires coupant un ruban ».

Si authentique, qu'elle semblait ne pas jouer ? « Barque haletante et fracassée » sur une mer sans étoile » à vingt ans, prisonnière d'elle-même, toutes ses années de jeunesse, il lui restait douze années pour mourir, désenchantée, usée, épuisée, par les drogues, pour enfin se laisser couler comme en un naufrage, déjà signé : celui d'une « vie en correspondance avec ses convictions profondes », « en progrès vers la mort qu'on ne craindrait plus », celui d'une vie pourtant si outrageusement curieuse d'avenir.

Mireille Havet, *Journal 1924-1927*

« C'était l'enfer et ses flammes et ses entailles » .

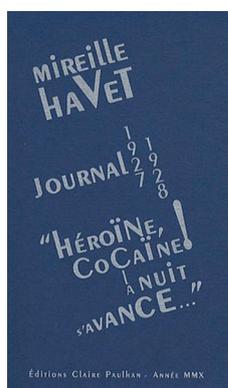
Édition établie par Pierre Plateau, préfacée par Laure Murat et annotée par Dominique Tiry, avec la collaboration de Roland Aeschmann, Claire Paulhan et Pierre Plateau. Éditions Claire Paulhan, avril 2008. 448 pages, 36 €.



Mireille Havet Journal 1927-1928

Par Olivier Plat

FloriLettres, édition mai 2010



À 34 ans, Mireille Havet, minée par les drogues et la tuberculose mourait dans un sanatorium de Montana, en Suisse. Pressentait-elle l'imminence de sa fin tragique ? Deux ans avant sa mort, elle confie à sa fidèle amie Ludmila Savitzky le manuscrit de son *Journal*, que Dominique Tiry sa petite-fille, retrouvera un demi-siècle plus tard, dans le grenier d'une maison de campagne héritée

de sa grand-mère. Depuis 2003, l'éditrice Claire Paulhan a entrepris de publier l'intégralité de cet extraordinaire *Journal* dont le troisième volume (1927-1928) confirme ce que laissaient augurer les deux précédents, comme si Mireille Havet avait délibérément choisi de se laisser emporter par ce désespoir qui allait la mener jusqu'à la mort.

La *petite poyétresse* (baptisée ainsi par Apollinaire) n'a pas encore trente ans, et pourtant elle fait déjà le bilan de sa vie. Le jugement est sans appel : « Battue ! Battue ! L'Échec perpétuel, la descente, lente, progressive aux enfers ! voici ma nouvelle destinée, celle qui est écrite devant moi si je dois vivre, si j'ai le courage de ne pas me tuer, ou plutôt pas le courage de me tuer ! »

Il semble bien loin le début « étincelant et glorieux » de *Carnaval*, l'unique roman qu'elle ait mené à bien. Quelque chose s'est brisé qui ne reviendra plus. Elle n'a plus la force ni le courage d'écrire, de faire une « œuvre ». Elle finira d'ailleurs par égarer le manuscrit du roman *Jeunesse perdue* qu'elle ambitionnait d'écrire et qui, ironisait-elle, lui aurait peut-être permis de la retrouver. Le *Journal* inauguré sous le signe de la « Fin » : « le rapport scrupuleusement exact et sincère de la Fin, de ma Fin, de mon dénouement lamentable » tente de lutter contre cette emprise de la mort, du mal, du malheur, mots interchangeables pour dire ce que veut et ne veut pas la vie, prise au piège dans les rets du désir « comme

une bête qui a la rage et se tord, frénétique, voulant se mordre elle-même, et bavant ».

Plus les années passent, plus s'accroît l'addiction aux drogues, entraînant une déchéance qui avive d'autant plus la nostalgie du temps de tous les possibles : « J'avais du talent encore, et de l'ambition. Je n'avais pas été malade et je croyais à l'amour. La vie s'ouvrait, centrale comme un livre à son milieu, et j'y entrais, appuyant mon présent et mon avenir sur des bases qui paraissaient incontestables et dignes de foi. J'avais la jeunesse enfin, et confiance dans les autres et en moi. »

Aidée par le Dr Fraenkel, Mireille Havet tente à plusieurs reprises de se désintoxiquer de la morphine, croit y parvenir, pense enfin s'être débarassé de cet « ignoble et rabaissant esclavage », pour finalement échouer. Tout comme elle échoue dans ses liaisons, et tout d'abord celle avec Robbie Robertson, une jeune écossaise, compagne du poète Pierre de Massot. Celle-ci, sans doute pour se protéger (Mireille Havet l'aurait menacée avec un revolver) a pris la fuite, renvoyant son amante à sa solitude. L'écriture du *Journal* se déploie alors comme une longue lettre s'adressant à la figure aimée, moyen ultime de pallier à l'absence insupportable, l'amour soutenu et éclairé par la haine qui le sous-tend, démultipliant l'éloquence :

« Dieu, que vous avez peur de moi, Robbie, et que vous me dégoûtez. Je vous ai craché en pleine figure, un matin, et dûment giflée une autre nuit. Je vous certifie bien que je ne le regrette plus et que je ne manquerai pas de recommencer avant de vous casser la gueule, ordure que vous êtes, boue humaine qui êtes condamnée à mort ! »

À l'égal des drogues, l'amour des femmes engendre une dépendance mortifère, car il est vécu sur un mode fusionnel : « Je veux m'intoxiquer de Norma et me désintoxiquer de la morphine, me défaire de toute servitude qui ne sera pas celle de l'amour. » Norma Crandall qui a pour elle « un cœur vierge de vingt ans », c'est l'amour passion, vierge de tout mensonge : « le seul qui m'intéresse et qui est mon bourreau », et l'utopie d'une renaissance, d'une nouvelle vie en Amérique qui se brisera sur l'écueil du « retour ironique et glacial de la Réalité ». Norma prend le relais de Robbie Robertson, tout comme celle-ci a succédé à Marcelle Garros et Reine de Bénard : « (...) pas une particulièrement, au fond ! oui, une plutôt que rien, naturellement, une ! une, au moins ! de préférence à la solitude et au vide, à ce vide quotidien que je ne puis supporter et que j'essaie de combler, voiler passagèrement de drogues, d'abrutissement artificiel et mortel. » Plus que l'amour-passion qui la ronge et la détruit, les rencontres de passage et de hasard lui sont plus heureuses, dans « leur brutalité merveilleuse ». Mireille Havet narre admirablement l'âpreté du désir, les aventures d'une nuit, la sensualité

des corps. Croyante, partagée « entre la chair et Dieu », elle ne voit pas pourquoi il lui faudrait se défendre d'un plaisir « dont le centre et l'appétit est dans notre corps même, et faisant presque autant partie de notre hygiène que l'air pur et la nourriture. »

Elle se compare à un vagabond errant à travers le monde, en quête d'un lieu « où elle s'efforcera de reconstruire, dans une maison neuve et sous un ciel inconnu, les souvenirs de son enfance perdue ». On sait, malheureusement, que son rêve ne se réalisera pas. Cet enfant gâté qui vivait aux crochets de femmes plus riches, d'une intelligence qui ne la rendait pas dupe d'un milieu qu'elle ne connaissait que trop bien : « Nice, le littoral, la Riviera, l'abrutissement qui s'appelle douceur (soi-disant !) de vivre ici, dans le luxe avarié de toutes les ruines et déchets des autres capitales. Internationalisme de la pédérastie et du trichage et scandale en tout et pour tout. », était trop habituée au luxe pour endurer la vie de bohème, et loin d'être, malgré sa réputation, une aventurière : « L'aventure ! Je la connais maintenant, celle que je supporte et nomme ainsi avec amour et impertinence, c'est en effet de voyager seule ou à deux, mais avec mes bagages bien en ordre, mon linge au point par les femmes de chambre et les blanchisseuses les plus habiles, un itinéraire malgré tout prévu, et 10.000 francs devant ou derrière moi »

Elle qui n'a jamais voulu désespérer des éternels recommencements, de retour d'Amérique, elle finira dans la misère, seule, malade, usée par les drogues, déménageant à la cloche de bois d'un hôtel parisien à l'autre.

Mais laissons-lui les derniers mots : « J'ai le cœur trop lourd décidément, la tête trop vide et l'âme trop fanée. C'est l'œuvre des drogues et de la douleur d'amour. Il faut que chacun tue son amour pour qu'il renaisse sept fois plus ardent. Allons-y. On m'a tuée. Il s'agit de renaître et de renaître sept fois de l'autre côté de la mort. »

Mireille Havet
Journal 1927-1928

« Héroïne, cocaïne ! La nuit s'avance... »

Édition établie par Pierre Plateau, préfacée par Patrick Kéchichian et annotée par Claire Paulhan, avec l'aide de Roland Aeschmann, Pierre Plateau et Dominique Tiry.

Annexes, Bibliographie, Repères biographiques, Index.

47 illustrations et fac-similés, N. & bl.

Édition Claire Paulhan

collection « Pour Mémoire », 352 pages, 35 €.



Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

La Fondation d'entreprise La Poste a pour objectif de soutenir l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite.

Parce qu'elle favorise ce qui complète ou rend plus vivantes la lettre et l'écriture - la parole, le spectacle, la confrontation avec une autre expression artistique, ou la participation créatrice d'un public **elle est pour la dixième année partenaire principal des Correspondances Manosque La Poste.**

En 2010 elle apporte notamment son soutien à plusieurs manifestations qui illustrent les correspondances et les passerelles qu'elles établissent :

- **Les Lectures-spectacles de correspondances**, dont « Héroïne, cocaïne ! La nuit s'avance... » Journal et lettres de MIREILLE HAVET par Nathalie RICHARD.

- **Les écritaires**, installées en divers lieux de la ville ainsi que sur le territoire de la communauté de communes Luberon-Durance-Verdon, proposent à tous d'écrire une lettre, de s'essayer à la création littéraire généralement intime, qui suppose l'échange, qui peut dévoiler comme tenter de travestir les personnalités, les idées ou les faits.

- **La présentation du livre « René Char – Nicolas de Staël, Correspondance »**, par Marie-Claude Char et Anne de Staël, publié aux éditions Des Busclats avec le soutien de la Fondation La Poste.

● Un espace de découverte de la culture épistolaire : le site Internet de la Fondation La Poste - <http://www.fondationlaposte.org/>

Dans le prolongement des actions culturelles menées depuis 1995 en faveur de l'écriture, la Fondation La Poste offre un espace de découverte de la culture épistolaire : le site Internet Fondation La Poste (www.fondationlaposte.org).

Par ses articles originaux et ses échanges critiques, le site présente l'ensemble de la production éditoriale faisant une place à la correspondance et à l'écriture numérique.

Depuis 2002, le site Internet Fondation La Poste rencontre un véritable succès auprès d'un large public français et étranger, grâce, notamment, à l'édition de Florilettres.

● L'édition de « Florilettres » revue littéraire mensuelle diffusée par mail

Relais des activités littéraires de la Fondation, FloriLettres est articulée autour d'un ouvrage ou d'un événement sélectionné dans l'actualité éditoriale ou culturelle, avec pour axe principal, l'interview de l'artiste auquel est consacré le numéro.

Unique en son genre dans l'Internet littéraire, FloriLettres est dédiée aux correspondances, biographies, autobiographies, mémoires, journaux d'écrivains, de peintres, de cinéastes ou de musiciens, de France et d'ailleurs. Ses articles sont agrémentés de reproductions de lettres et d'illustrations.

Un simple clic suffit sur la page d'accueil du site Internet de la Fondation (www.fondationlaposte.org) pour s'abonner gratuitement (plus de 110 000 abonnés, 117 numéros en septembre 2010).

Il est également possible de télécharger à partir du site Internet de la Fondation les éditions de Florilettres au format pdf.

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

À paraître en septembre et octobre 2010

Correspondance de Jules Stockausen
Editions Symétrie

Correspondance René Char / Nicolas de Staël 1951-1954
Editions des Busclats

Picabia avec Nietzsche / Lettres d'amour à Suzanne Romain 1944-1948
Presses du réel

La Vie en toutes lettres, Ces écrits qui marquent notre existence
Plon

Dans les secrets du grand espionnage
Iconoclaste

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Ces actions sont soutenus par les postiers.

Automne 2010

Fêtes Renaissance du Roi de l'Oiseau au Puy-en-Velay du 15 au 19 septembre

Les Correspondances Manosque La Poste 12e édition - du 22 au 26 septembre 2010

Cafés Littéraires de Montélimar 15e édition - du 30 septembre au 3 octobre

Exposition «Le Trésor des Médicis» Musée Maillol - Fondation Dina Vierny - du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

6èmes Rencontres aéronautiques de Gimont - Concours d'écriture - du 29 septembre 2010 au 31 janvier 2011

Prix littéraires

Automne 2010

Prix Clara 4ème édition Remise du Prix 2010 le jeudi 21 octobre à l'Hôtel de Ville de Paris

Prix Sévigné - Prix qui couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits

Prix Wepler-Fondation La Poste 13ème édition - Lundi 22 novembre 2010.

Le Prix et la Mention récompensent des œuvres de langue française qui se distinguent par l'audace de l'écriture et la marge.

Texte et musique

Automne 2010

**Festival Jacques Brel à Vesoul 2010 - Théâtre Edwige Feuillère Ville de Vesoul.
Du 4 au 15 octobre 2010**

**Académie Européenne de Musique - Festival Aix-en-Provence.
Mardi 30 novembre. Concert-lecture au Siège de La Poste**

Engagement en faveur de l'écriture pour tous. Projets solidaires

**Maison d'arrêt de Fleury Mérogis - Association Lire, c'est vivre
Du 13 au 17 septembre et en décembre**

Deux ateliers d'écriture :

En septembre pour des hommes majeurs (restitution le vendredi après-midi 17 septembre)

En décembre pour des hommes mineurs (date à préciser)

Fondation Nationale de Gérontologie / Projet « Lettres à... » Année 2010

Cette action, créée en 2001 par la FNG, a pour objectif de permettre aux personnes âgées de s'exprimer et d'écrire en toute liberté et sans tabou sur des sujets qui leur sont chers. Il ne s'agit pas uniquement de lettres, de souvenirs, mais de l'expression libre de leurs opinions, attentes et critiques.

Une attention particulière est portée aux personnes présentant des troubles des fonctions cognitives. Une présence attentive des animateurs leur permet de s'exprimer grâce à la retranscription fidèle de leur parole.

Six lauréats seront désignés par un jury en décembre. Les 14 articles de la Charte Droits et Liberté de la personne âgée en situation de handicap et de dépendance seront illustrés par des « Lettres à... »

...

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» **aux non-voyants**.

.....

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)

Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat.

ISSN 1777-563

nathalie.jungerman@laposte.net

florilettres@laposte.net

Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard

Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15

Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr